

UN SUJET CONTROVERSÉ : LA NATION CANADIENNE ETUDE DE CAS : MARGARET LAURENCE – *THE DIVINERS*

Résumé

*La difficulté de définir la nation canadienne s'explique-t-elle par un contexte socio-politique particulier ou par les inconvénients du terme en soi? Où en est le Canada sur la voie du nationalisme vers le post-nationalisme? Un bref passage en revue des acquis en théorie de la nation, doublé d'un parallèle entre le Canada et d'autres pays se trouvant en quête d'une identité, établit les repères d'analyse du roman *The Diviners*, afin de répondre à ces questions et de préciser les contours de la « communauté imaginée » tracés par la fiction.*

Abstract

*Why is it difficult to define Canadian nation? Because of a specific socio-political context or because of the inconveniences of the concept itself? The different points of view coming from political theory and the parallel that can be drawn between Canada and other countries searching for an identity establish the landmarks for a textual analysis of Margaret Laurence's *The Diviners*, in order to outline the contribution of fiction in constructing an "imagined community".*

Le choix d'un roman pour l'illustration des prémisses théoriques n'est pas déterminé par un parti-pris idéologique réduisant la nation canadienne à la seule expression culturelle. A l'ère où le concept de nation est reconsidéré et où son caractère construit est à juste titre dénoncé, il est important de voir quelles sont les données que la littérature offre à cette construction symbolique, surtout lorsqu'elle supplée à l'argument politique généralement accepté.

Notre essai comprend deux volets : l'un qui tient de la théorie politique et l'autre qui utilise les méthodes des études culturelles appliquées au texte littéraire. L'inventaire et le commentaire des définitions de la nation établit les points de repère de l'analyse textuelle, en démontrant ainsi que la littérature peut être vue comme l'expression du refoulement identitaire.

On se demande de nos jours si le concept de « nation » répond encore à une interrogation fondamentale de l'homme postmoderne. Les théoriciens du nationalisme, qu'ils l'explorent dans un pur intérêt scientifique, qu'ils le condamnent ou bien qu'ils vantent ses vertus humanistes, constatent que le concept est loin d'être tombé en désuétude : « Indeed, nation-ness is the most universally legitimate value in the political life of our time » (Anderson, 3).

Tout en s'apercevant de l'universalité du concept, Benedict Anderson le place sous le signe du paradoxe, engendré par l'opposition entre son efficacité comme principe politique et sa pauvreté philosophique. C'est une raison pour laquelle la majorité des ouvrages de science politique qui se proposent de construire une explication cohérente

du phénomène relèvent moins d'un système théorique unitaire que d'un parcours historique et d'un entassement de dates et d'événements susceptibles de figer le concept dans une définition inattaquable. L'inventaire impressionnant des données constituant la base de la recherche, toujours amendable, se constitue dans une preuve supplémentaire de la relativité culturelle. Si la plupart des ouvrages débouchent sur des apories, ce qui les sauve c'est le permanent dialogue sous-jacent entre les différents points de vue. Et ils ne sont nullement peu nombreux. Quelques noms ont fait quand même révolution dans ce domaine de recherche particulièrement fructueux. Toute étude sur le nationalisme doit tenir compte des conclusions d'Anderson et de Gellner, peut-être aussi de Guy Hermet en ce qui concerne le nationalisme européen.

Les infortunes du terme en soi sont amplifiées par les problèmes qu'en supposent les extensions sémantiques conjoncturales. Les ouvrages portant sur l'origine, les manifestations et les implications du nationalisme ne se réfèrent qu'accidentellement au Canada, ce qui est loin d'être un symptôme de l'absence d'un trouble identitaire. La recherche d'une nation, quelque forme qu'elle revête, est un dur héritage du Vieux Continent. L'abondance de la littérature sociologique contrastant avec le nombre réduit d'ouvrages de théorie politique s'explique plutôt par la définition du Canada comme exemple atypique de nation, qui se prêterait mieux à une démonstration des effets de la mondialisation. Il serait difficile et hasardé d'encadrer le nationalisme québécois ou canadien dans un moule. Il existe des types de nationalisme : le nationalisme à base essentiellement linguistique du Vieux Monde, le nationalisme à l'américaine, le nationalisme post-colonial, etc. Mais, au-delà des types, il existe de grandes différences et des débats sur des vérités anciennement considérées comme intangibles, telle la fameuse opposition entre la « nation-culture » des Allemands et la « nation-contrat » des Français. Où en est donc le Canada sur la voie du nationalisme vers le post-nationalisme ?

Définitions de la nation

La définition fondamentale de la nation est celle prônée par le discours nationaliste, qui veut que la nation soit semblable à un organisme biologique. Cela implique l'obligativité de l'appartenance ethnique commune.

Les modernistes se différencient par rapport aux primordialistes par l'accent qu'ils mettent sur le caractère construit de l'identité nationale. Ernest Gellner et Benedict Anderson estiment que celle-ci est le produit d'une combinaison entre les technologies de communication de masse et les stratégies d'homogénéisation socio-culturelle imposées par les nécessités de la révolution industrielle. Si la nation canadienne ne correspond pas à la définition traditionnelle, d'essence ethnique, elle confirme les approches modernes, telle celle de Gellner, qui propose une définition à première vue étrange de la nation, en inversant le relation d'implication logique qui existait entre l'entité nationale et l'action déterminée par la nécessité de la défendre : « Nationalism is not the awakening of nations to self-consciousness : it invents nations where they do not exist » (Anderson). Parmi la suite d'arguments on distingue le cas de l'Algérie, qui est suggestif par les liens qu'il entretient indirectement avec les mouvements indépendantistes québécois. Avant le réveil national du vingtième siècle, il n'y avait pas eu de nation algérienne, les habitants de la colonie française s'identifiant avec la communauté plus large de l'Islam.

Benedict Anderson voit dans le nationalisme une continuation naturelle du sentiment religieux. Il faut le citer pour la beauté de l'argument : « The cultural significance of such monuments becomes even clearer if one tries to imagine, say, a Tomb of the Unknown Marxist or a cenotaph for fallen Liberals.(...) The reason is that neither Marxism or Liberalism are much concerned with death and mortality » (Anderson, 11).

Le nationalisme canadien peut-il être justifié ? Benedict Anderson répond indirectement par l'analyse du nationalisme officiel unificateur, celui de l'Angleterre à l'époque de la reine Victoria et de l'Empire russe d'Alexandre II, une analyse qui prouve que les unités administratives, quelqu'artificielles qu'elles soient, créent des significations et des solidarités.

Les paraboles identitaires

Le Québec – une petite Irlande ?

Pour ce qui est des ressemblances entre l'émancipation nationale irlandaise et l'éveil identitaire québécois, un premier constat s'impose : les deux ont été favorisées par les conditions économiques permettant la transition d'une société fondamentalement agraire vers sa contrepartie industrielle. Les révolutions nationales sont d'une nature moins linguistique qu'économique, ainsi que Fanon note à propos de la lutte de libération des peuples africains. Un autre trait qui facilite ce parallèle est l'oscillation entre le recours aux moyens pacifiques, démocratiques – là où le contexte politique le permettait – et le combat de rue, les aspirants au statut de « Libertador » pouvant être des hommes politiques autant que d'enfiévrés membres de sociétés secrètes, à la rigueur des terroristes.

Si le Canada français, dans sa voie vers le Québec, s'est débarrassé de l'argument religieux, l'Irlande n'a pas franchi ce seuil. Malgré l'héritage culturel commun, les deux Irlandes ont définitivement signé leur divorce au dix-huitième siècle, lorsque l'Eglise catholique s'est érigée en initiatrice de l'émancipation économique et politique de l'Irlande du Sud. Traduisant sa structure en celle d'une véritable société secrète, elle a accompli la tâche qu'elle s'était assignée d'une manière exemplaire, tout en rendant impossibles les chances d'une réconciliation des deux Irlandes au nom de l'idéal commun de l'indépendance. L'Irlande du Nord protestante a préféré rediriger sa loyauté vers l'Angleterre coreligionnaire. Les catholiques d'Ulster sont devenus, après la séparation de 1922, les victimes d'une politique de discrimination qui les rapproche des Canadiens francophones d'avant la Révolution Tranquille : restrictions dans le domaine de l'emploi, développement privilégié des zones protestantes, traitement préférentiel accordé aux protestants en matière de logements sociaux, vote censitaire lié au droit de propriété dans les élections locales, etc.

Les caractéristiques du nationalisme irlandais semblent reproduire fidèlement les fondements de l'idéologie de la survivance canadienne-française : anti-libéralisme et catholicisme. Cette revendication des valeurs de la terre et de la religion va de pair avec la dénonciation du capitalisme et de la sécularisation de la société moderne. Ce qui plus est, le renversement des valeurs traditionnelles s'est produit, dans la République d'Irlande aussi bien qu'au Québec, durant les années '60, une période qui s'est avérée particulièrement favorable à toute redécouverte et affirmation identitaire. Ce qui s'oppose à l'établissement d'un pattern de la révolution c'est le contraste

saisissant entre les conséquences des transformations qui sont survenues dans les deux sociétés. On a dit que la révolution irlandaise n'a pas été révolutionnaire, car, à part la préservation de la langue anglaise – qui avait perdu, à force d'être utilisée bon nombre de siècles comme moyen de communication, le statut déshonorant d'instrument de conquête – l'emprunt des traits économiques, politiques et sociaux caractéristiques à l'Angleterre rend problématique la définition d'une spécificité irlandaise. La Révolution Tranquille, elle aussi, s'est proposée un réajustement du système et non son renversement, une mise en accord du traitement du citoyen québécois avec son statut de « maître chez soi ».

Quant aux revendications radicales, qui légitiment l'appellation de « révolution », elles se retrouvent dans les programmes conçus par les rares idéologues des sociétés secrètes entre deux combats. L'Irlande possède une riche tradition de ce point de vue, en commençant par la Sinn Fein du dix-neuvième siècle et continuant avec la Irish Republican Army. Les Canadiens français, eux, n'ont que rarement perçu l'essor du radicalisme et les Canadiens anglais d'autant moins – ils ne trahissent pas leur héritage Loyaliste. Pourtant les « white slaves of England » rejoignent, au-delà des évolutions historiques différentes, les « Nègres blancs de l'Amérique ». L'interprétation d'un problème ethnique comme un problème racial est le symptôme d'une aggravation de la tension sociale, exprimée par le refus des tactiques politiques au profit des explosions révolutionnaires sanglantes.

Le Canada et le post-colonialisme

Le nationalisme post-colonial s'oppose à celui européen, de nature surtout linguistique. Les colonies de l'Amérique du Sud et du Nord partageaient avec la métropole une langue et une culture commune. Les révolutions de libération n'ont pas été l'œuvre des indigènes, mais des Créoles qui, tout en étant eux mêmes des victimes d'une forte discrimination, n'avaient pas grand-chose à perdre et à risquer. Le pèlerinage officiel des Créoles-membres des administrations des Empires a largement contribué à la formation d'une conscience de l'espace et du temps communs. Après la libération, ils ont gardé non seulement l'héritage culturel de la métropole, mais aussi, ce qui est plus important, les frontières qui ont rarement tenu compte des clivages ethniques entre les peuples aborigènes. Certes, il y a eu des essais d'unification panaméricaine, de même que panafricaine au vingtième siècle, mais ils n'ont pas reçu l'approbation populaire justement à cause de la fidélité aux limites territoriales tracées par l'autorité impériale. Catherine Coquery-Vidrovitch souligne, en étudiant la nation en Afrique noire, que le concept de frontière était inconnu à l'ère précoloniale. Cela ne diminue aucunement l'importance de la révolte anti-occidentale, qui, néanmoins, n'est pas légitimée par une identité culturelle à préserver. Frantz Fanon faisait remarquer que la culture n'existe chez les peuples colonisés que virtuellement. La libération se fait tout simplement au nom des clivages économiques et sociaux.

Les Etats africains font une parfaite démonstration de la manière dont on peut créer une nation là où elle n'existe pas. La décolonisation a fait place à des régimes autocratiques justement à cause de l'absence d'une tradition étatique antérieure, du pluri-ethnisme et des incongruences sociales. Mais ces régimes avaient bien besoin d'une légitimité, le plus facilement concevable dans sa forme nationale.

Au Canada la décolonisation s'est produite à petits pas et le Québec n'est pas la seule province à avoir vécu une révolution tranquille. Il ne faut pas oublier par exemple que la Rébellion de 1837-1838 a eu ses combattants anglais.

Le Canada entre l'Europe et l'Amérique

Quand on parle de nationalisme en Europe, au niveau idéologique, on passe obligatoirement par la fameuse opposition entre la « nation-culture » allemande et la « nation-contrat » française, dichotomie de plus en plus contestée. A en croire ses critiques, elle est artificielle tout d'abord parce que l'œuvre des circonstances. Ernest Renan était un ardent partisan de la nation ethnique avant d'écrire son « Qu'est-ce qu'une nation ? », réplique moins aux définitions allemandes de Herder, Fichte et Mommsen qu'aux suites de la guerre franco-prussienne qui a arraché à la France l'Alsace et la Lorraine. Tout en se définissant comme « patrie des citoyens » et remplaçant le sentiment patriotique par l'adhésion aux principes démocratiques, la France fait dresser des statues à Vercingétorix. Il est donc impossible de valider la divergence entre la conception française : « Je suis homme par nature et français par hasard » et la conception allemande : « je suis homme parce qu'allemand ».

N'ayant pas trouvé de solution en Europe, le dilemme s'est transplanté en Amérique. On a assisté à un débat dur qui se proposait à discerner la véritable essence de la nation américaine. Les Etats-Unis sont restés essentiellement un pays d'individus-citoyens, mais la politique de l'immigration témoigne de fortes tendances ethniques. Le temps des WASP est révolu, le melting-pot a fait déjà place au multiculturalisme, l'évolution de la nation vers sa forme civique n'a pas tardé de donner le signal d'alarme : les Etats-Unis sont-ils en train de se désintégrer ?

Aussi une autre opposition est-elle annulée : celle qu'on avait traditionnellement établie entre le melting-pot américain et le multiculturalisme mosaïqué des Canadiens. La notion de multiculturalisme s'est parfaitement adaptée en terre américaine par la politique de l'*affirmative action*, qui consiste à accorder des privilèges au lieu des anciens désavantages, à remplacer donc la discrimination négative par sa forme positive. L'explication du phénomène trouve chez François Furet des connotations extensibles au contexte canadien. La voici résumée dans un article du *Débat* :

Le succès du multiculturalisme, qui combine une dévalorisation relative de l'héritage européen avec une affirmation emphatique des valeurs égalitaires exprime sans doute, sous une forme nouvelle, le vieux rêve d'une rupture complète entre la démocratie américaine et le passé européen, tout en offrant à la culture américaine un langage approprié au nouveau système international.
(Renaud)

Le débat suscité en France autour du livre de Denis Lacorne, *La crise de l'identité américaine*, indique un retour du dilemme au Vieux Continent. Il y a des voix qui soutiennent l'introduction en France d'une politique multiculturelle, étant donné que c'est le pays européen avec le plus grand taux d'immigration. Denis Lacorne avoue avoir écrit son livre inspiré par la réalité française, à laquelle il a voulu suggérer une solution par le recours à la parabole américaine. Si l'Amérique a besoin d'un signe de rupture avec le Vieux Monde, il faut qu'elle en trouve un autre.

La question demeure confuse aussi pour le Canada, où l'oscillation du concept de nation passe par la même définition ethnique – voir l'évolution de sa politique d'immigration – pour aboutir au rassurant statut d'Etat fédéral multiculturel.

Etude de cas : la littérature et la définition de la nation canadienne **Margaret Laurence – *The Diviners***

Le roman de Margaret Laurence reconstitue la société de l'Ouest canadien, l'Ouest des petites villes traditionnalistes de même que des rêves des immigrants, l'Ouest des espaces infinis et de l'abolition des frontières. Le mythe de l'errance comme prolongement des pérégrinations des « Pères fondateurs », des ancêtres partis à la recherche d'une patrie, est fondamental dans la structure thématique du roman. Pour recourir toujours à l'analyse de Benedict Anderson, le pèlerinage et la pérégrination sont les éléments définitoires de la nation, tout d'abord comme occasion des individus de se rendre compte de ce que pensent les autres et d'instituer un inventaire de repères communs, et puis comme mémoire, comme récit et comme symbole de cette pérégrination originaire. La petite Morag écoute l'histoire de Piper Gunn racontée par son père adoptif, Christie Logan, épopée fondatrice qu'elle va transmettre à sa fille, Piquette. C'est le processus de transmission de l'héritage ancestral et de formation de la mémoire collective, qui ne reste pas un seul lien entre l'individu et la collectivité. Il est fortement particularisé, de sorte qu'il pourrait servir aussi bien de généalogie familiale que d'épopée nationale. C'est en fait le seul moyen de préservation de l'identité ethnique faute de solidarité de groupe dans une communauté mosaïquée. L'école est responsable de la formation de l'identité nationale, en transmettant et chargeant de significations les grands symboles officiels de la nation canadienne. Le professeur d'histoire enseigne des leçons de patriotisme dont le pathétique finit par dégouter les élèves : « old Craigson gets off track in History and starts spouting about Planting Gardens for Victory and All of Us Doing Our Bit for the War Effort, and sometimes gets so worked up that the tears come to his eyes and he looks really dumb and embarrassing » (Laurence, 134).

La scène où les élèves d'école primaire chantent l'hymne national du Canada est particulièrement touchante : « Morag loves this song and sings with all her guts. She also knows what the emblems mean. Thistle is Scots, like her and Christie (others, of course, including some stuck-up kids, but her, definitely, and they better not forget it). Shamrock is Irish like the Connors and Reillys and them. Rose is English, like Prin, once of good family » (Laurence, 80).

Ce qui est surprenant pour la petite Morag et ce qui est pour elle une première leçon de la différence c'est l'attitude de Jules Tonnerre :

He is not singing now. He comes from nowhere. He isn't anybody. She stops singing, not knowing why. Then she feels silly about stopping, so she sings again. (Laurence, 80)

Il refuse de souscrire à la déclaration d'amour envers un pays dont il ne connaît que la reproduction à petite échelle de la communauté de Manawaka. La petite ville provinciale ne joue pas de ce point de vue le rôle d'intermédiaire entre l'individu et la communauté plus large qu'est la nation. Toute sorte de préjugés, raciaux et sociaux, lie Morag et Jules Tonnerre d'une solidarité qui va se transformer en amour.

The Tonnerres (there are an awful lot of them) are called those breeds, meaning halfbreeds. They are part Indian, part French, from away back. They are mysterious. People in Manawaka talk about them but don't talk to them. (...) They are dirty and unmentionable. (Laurence, 79)

Jules a sa légende à lui, celle du Chevalier Tonnerre, compagnon de Louis Riel, épopée construite autour d'un mythe guerrier. Un jour il fait apprendre à Pique la chanson que Louis Riel a écrit avant de mourir, en prison :

Mourir, s'il faut mourir,
Chacun meurt à son tour ;
J'aim'mieux mourir en brave,
Faut tous mourir un jour. (Laurence, 279)

Peut-être le parallèle est-il forcé, mais la conception de la mission du créateur que le roman sous-entend est celle d'un nouveau Piper Gunn, le chantre d'une nation manquée. Il est significatif que le héros national ne soit pas forcément un guerrier, les armes n'y sont pour rien comme symbole, les combats sont presque inexistants : c'est l'épopée de la patience et de la quête continue. D'ailleurs la petite Morag ne se contente pas de remémorer l'histoire devenue quasi-officielle, elle veut y participer avec sa petite histoire à elle, avec son propre héros. « The myths are my reality », déclare l'écrivain qu'elle sera devenue plus tard, l'écrivain qui cherche sa voix parallèlement à un compliqué itinéraire géographique qui l'emmène à Winnipeg, Vancouver et même en Ecosse. « Christie's real country » (Laurence, 415). *Shadow of Eden* est en fait le correspondant fictionnel du roman *The Diviners*, la réalisation tardive en quelque sorte du rêve de Morag alias Margaret Laurence. Le travail de documentation que suppose la préparation pour le roman lui fait découvrir la vérité qui se cachait au-delà des légendes de Piper Gunn et du Chevalier Tonnerre. La façon dont l'individu s'insère dans l'histoire de la communauté à laquelle il appartient n'est en rien blâmable, la question de la vérité ne se pose pas dans un tel contexte. Gellner considère d'ailleurs que le principe du nationalisme est l'efficacité, non pas la vérité et la justesse.

La mixophobie, tout en se posant comme loi de survivance du groupe ethnique, nuit à l'unité de la société canadienne, même dans la patrie de la tolérance qu'est l'Ouest. Pourrait-on conclure que le régionalisme, la forte solidarité ethnique et le profond attachement individuel aux héritages de premier degré sont incompatibles avec l'existence d'une nation canadienne ? Le roman s'inscrit, au contraire, dans la ligne ouverte par *Two Solitudes*, en devenant, lui aussi, le symbole de l'union qui dépasse les préjugés et les stéréotypes.

Bibliographie

- Anderson, Benedict. *Imagined Communities*. London: Routledge, 1990.
- Bell, David, and Lorne Tepperman. *The Roots of Disunity. A Look at the Canadian Political Culture*. Toronto : Macmilan of Canada, 1971.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine. «De la nation en Afrique noire». *Le Débat* 84, mars-avril 1995.
- Eatwell, Roger. *European Political Cultures. Conflict or Convergence ?* London: Routledge, 1997.

- Frye, Northrop. *The Modern Century*. Toronto: Oxford University Press, 1967.
- Gellner, Ernest. *Nations and Nationalism*, trad. roum. *Natiuni si nationalism*. Bucuresti : Ed. Antet, 1994.
- Guiomar, Jean-Yves. «De l'Allemagne et de la France». *Le Débat* 84, mars-avril 1995.
- Klinck, Carl F., gen. ed. *Literary History of Canada. Canadian Literature in English*. Toronto : University of Toronto Press, 1965.
- Laurence, Margaret. *The Diviners*. Toronto: McClelland&Stewart, 1988.
- Raynaud, Philippe. « Multiculturalisme et démocratie ». *Le Débat* 97, nov.-déc. 1997.
- Smith, Allan. *Canada: an American Nation? Essay on Continentalism, Identity and the Canadian Frame of Mind*. Buffalo: McGill Queen's University Press, 1994.